

LE CHAT ET LES DEUX SORCIÈRES

Version de Basse-Bretagne (légèrement écourtée)

Il y avait une fois une jeune fille sage et jolie, qui avait une marâtre, laquelle ne lui voulait aucun bien. Elle se nommait Annaïc. Son père l'aimait, mais sa femme faisait tout ce qu'elle pouvait pour l'amener à la détester aussi. Elle alla, un jour, trouver sa soeur, qui était sorcière, et lui demanda conseil pour se débarrasser d'Annaïc.

— Eh bien ! lui dit celle-ci, voici un gâteau de ma façon, que vous ferez manger à la jeune fille ; dès qu'elle l'aura mangé, son ventre gonflera, comme celui d'une femme enceinte, et alors le père sera obligé de croire ce que vous lui direz de la mauvaise conduite de sa fille.

La méchante s'en retourna avec le gâteau de la sorcière. Annaïc prit le gâteau et le mangea. Mais, peu après, son ventre se gonfla tellement que tous ceux qui la voyaient la croyaient enceinte. Alors, le père mit Annaïc dans un tonneau, et l'exposa sur la mer, à la grâce de Dieu. Le tonneau alla se briser sur des rochers. Annaïc en sortit, sans mal, et se trouva dans une île aride et qu'elle crut déserte. Elle se retira dans une grotte. Quand le temps fut venu, elle accoucha d'un... petit chat. Grande fut sa douleur quand elle vit l'être à qui elle avait donné le jour ; mais, elle finit par se résigner, en disant :

— Puisque c'est la volonté de Dieu !

Et elle éleva et soigna son petit chat, comme elle l'aurait fait d'un enfant.

Un jour, qu'elle se plaignait de son sort et pleurait, elle fut bien étonnée d'entendre le chat prendre la parole, dans le langage des hommes, et lui parler de la sorte :

— Consolez-vous, ma mère, j'aurai soin de vous, à mon tour, et je ne vous laisserai manquer de rien, ici.

Et le chat prit un sac, qui se trouvait dans un coin de la grotte, le mit sur son épaule et sortit. Il parcourut toute l'île, et découvrit un château et y entra. Il demanda du pain, de la viande et du vin, et on n'osa pas le refuser, tant la chose paraissait étrange. On lui remplit son sac et il s'en alla. Il revint ensuite, tous les deux jours, au château, et chaque fois, il s'en retourna, avec son sac plein, de façon que sa mère ne manquait de rien, dans sa grotte.

Un jour, le fils du château eut une querelle, dans un pardon, y perdit ses papiers et fut mis en prison. Le lendemain, le chat se rendit à la prison et demanda à parler au jeune seigneur.

— Mon bon seigneur, vous nous avez nourris, ma mère et moi, depuis que nous sommes dans votre île, et, en reconnaissance de ce service, je vous retirerai de prison et vous ferai retrouver vos papiers, si vous voulez me promettre d'épouser ma mère.

— Épouser une chatte, moi, un chrétien ! Comment pouvez-vous me faire une pareille proposition ?

— Je vous laisse jusqu'à demain pour y réfléchir. Le lendemain, il revint, muni des papiers du jeune seigneur, et lui dit, en les lui montrant :

— Voici vos papiers ; promettez-moi d'épouser ma mère, et je vous les rendrai, et de plus, je vous ferai remettre en liberté, sur-le-champ.

Le prisonnier promit, et il fut rendu à la liberté.

La mère du chat avait pour marraine une sorcière qui connaissait bien leur situation. Elle vint la trouver, en l'absence du chat, et lui parla de la sorte :

— Ses papiers ont été rendus au jeune seigneur, qui a promis de vous épouser. Quand le chat rentrera, prenez un couteau et ouvrez-lui le ventre, sans hésiter, car aussitôt il deviendra un beau prince, et vous-même, vous deviendrez une princesse, d'une beauté merveilleuse. Alors, vous épouserez le jeune seigneur, et moi, je vous enverrai cinquante beaux chevaliers, pour vous faire cortège, le jour des noces.

Quand le chat entra, sa mère lui ouvrit le ventre. Aussitôt un beau prince, magnifiquement paré, sortit de sa peau, et elle-même devint une princesse, d'une beauté merveilleuse. Les cinquante chevaliers arrivèrent aussi, et un beau carrosse tout doré descendit du ciel. Le prince et la princesse y montèrent, et se rendirent au château, accompagnés des cinquante chevaliers.

Le jeune seigneur, qui était à sa fenêtre, fut fort étonné de voir arriver un tel équipage, qu'il ne connaissait point. Il s'empressa de descendre, pour le recevoir. Le prince s'avança à sa rencontre, tenant la princesse par la main, et la présenta en ces termes : Voici ma mère, que vous m'avez promis d'épouser.

Le mariage fut célébré, sur-le-champ. Puis ils se rendirent chez le père d'Annaic. Celui-ci reconnut bien sa fille, et témoigna une grande joie de la revoir, et l'embrassa tendrement. La marâtre était furieuse ; pourtant elle dissimula, la méchante, et voulut l'embrasser aussi. Mais le prince lui cria :

— Holà ! vous, vous n'embrasserez pas ma mère ! Mais, vous serez récompensée selon vos mérites.

Et on alluma un grand bûcher et l'on y précipita la marâtre et sa fille et aussi la sorcière.

Contée par Marguerite Philippe, Plouaret (C.-du-N.), mars 1869.

LUZEL, Ve Rapport (3e série, I, 40 ss). = ID., C. B. Bret., III, 126-133.